


Barbara Marczuk-Szwed

Université Jagellonne
barbara.marczuk-szwed@uj.edu.pl

 <https://orcid.org/0000-0003-4051-2855>

L'ILLUSTRE PHILOSOPHE
DE LA SŒUR
DE LA CHAPELLE (1663) :
SAINTE CATHERINE
OU HYPATIE ?

***L'Illustre philosophe* by Sœur de La Chapelle (1663): Saint Catherine or Hypatia?**

ABSTRACT

The paper focuses on one of the five tragedies that were dedicated in the 17th century to the character of Saint Catherine of Alexandria, martyred around 307. Some modern scholars dispute the existence of the saint and suggest that her legend was based on the life and murder of Hypatia, a Neoplatonist philosopher from Alexandria, who was massacred by Christians in 415. The author of the article proposes to demonstrate that in the tragedy *L'Illustre philosophe* the resemblance between these two martyrs – one pagan, the other Christian – becomes particularly flagrant. As a result, Sœur de La Chapelle's work, while remaining an apology for the saint, also becomes a great plea for women's access to education and participation in intellectual life.

KEYWORDS: Classical tragedy, Christian martyrs, Alexandria, Neoplatonism, female aspirations in the 17th century

L'Illustre philosophe, tragédie consacrée à sainte Catherine d'Alexandrie et oubliée pendant plus de trois siècles¹, mérite l'attention du chercheur moderne à plusieurs égards. Tout d'abord, c'est une de très rares pièces théâtrales émanant au XVII^e d'une plume féminine². Au surplus, l'autrice est une religieuse cloîtrée, la seule moniale qui au XVII^e siècle a fait imprimer son œuvre littéraire. Paul Scott, l'éditeur moderne de la pièce, suppose que l'on pourrait l'identifier à Anne de la Capelle-Biron, membre de l'abbaye bénédictine de Saint-Jean-le-Grand à Autun. Sa tragédie s'inscrit dans une grande vogue des « pièces à martyre » qui dans les années 60. foisonnent en province et sont le plus

¹ Paul Scott a retrouvé en l'an 2000 l'unique exemplaire de cette pièce à la Bibliothèque de l'Arsenal. Elle a été publiée en 1663 chez Blaise Simonnot à Autun et signée « De la Chapelle, Rel. C » que Paul Scott déchiffre comme « religieuse cloîtrée » (Scott 2002 : 50).

² Au XVII^e siècle, seulement sept femmes ont consacré leur plume au genre dramatique : Mme de Saint-Balmon, *Les Jumeaux martyrs* (1650) ; Françoise Pascal, *Agatonphile Martyr* (1654) ; Mme de Villedieu, *Manlius* (1662) ; Catherine Bernard, *Laodamie* (1689) et *Brutus* (1691) ; Marthe Cosnard, *Chastes Martyrs* (1650) ; Antoinette Deshoulières, *Genserich* (1680) (cf. Mazouer 2006 : 351).

souvent dédiées à des cercles fermés, comme des collèges ou des couvents féminins (Mazouer 2010 : 172–173).

Aucune mention concernant la représentation de la pièce n'est connue. Il se peut qu'elle ait été destinée uniquement à la lecture ou jouée par les novices de l'abbaye Saint-Jean-le-Grand devant le public conventuel. Néanmoins, contrairement aux préjugés, imputant au théâtre conventuel une valeur exclusivement édifiante, l'élaboration de la pièce (écrite en alexandrin et respectant les règles classiques), témoigne des compétences dramaturgiques et du talent poétique de la sœur de La Chapelle. Il faut néanmoins souligner que comme plusieurs auteurs de pièces religieuses à cette époque, elle est une émule consciencieuse de Corneille : on retrouve dans son texte des cas existentiels, des débats moraux, des vers entiers enfin où résonnent des échos de *Polyeucte*, de *Théodore vierge et martyre* ou du *Cid*³.

L'Illustre philosophe, confrontée aux quatre autres tragédies que les dramaturges français ont consacrées au XVII^e siècle à sainte Catherine, propose la plus originale et la plus personnelle interprétation de ce personnage⁴. La distance prise par rapport à la tradition hagiographique et littéraire concernant la sainte s'impose depuis le titre : l'autrice renonce aux épithètes incontournables de « vierge et martyre » pour mettre en exergue les mérites intellectuels de son illustre héroïne. Le titre même, ainsi que la teneur de la pièce, permettent d'avancer l'hypothèse que la vision de Catherine, créée par la sœur de La Chapelle, est influencée par la biographie d'une autre célèbre alexandrine : Hypatie (355–415), fille du philosophe et astronome Théon, mathématicienne, propagatrice de la philosophie néoplatonicienne, autrice des éditions et des commentaires sur des ouvrages de Ptolémée, morte, elle aussi, dans des conditions qui ressemblent à celles du martyre.

Le but de mon propos sera d'interroger dans quelle mesure la légende de cette érudite païenne transparaît en filigrane dans le portrait de Catherine – illustre philosophe. Cela me permettra d'interpréter l'enjeu idéologique de cette pièce dans le contexte du grand débat du XVII^e siècle, concernant l'accès des femmes à l'éducation et leur participation à la vie intellectuelle.

Le rapprochement entre sainte Catherine et Hypatie n'est pas une invention de la sœur de La Chapelle. Selon les historiens, la légende de la sainte, bâtie sur le substrat historique très réduit fourni par Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique* (av. 324), récupère les éléments fondamentaux de la biographie d'Hypatie, telle qu'elle a été relatée par le continuateur de l'œuvre d'Eusèbe – Socrate le Scolastique⁵.

Selon le témoignage d'Eusèbe, lors des persécutions des chrétiens survenues de son temps, vivait à Alexandrie une chrétienne riche, belle et cultivée qui, ne voulant pas céder

³ Un relevé exhaustif des réminiscences de Corneille dans *L'Illustre philosophe* exigerait une étude à part. Dans cet endroit je ne peux que signaler quelques exemples : le dilemme de Maximin écartelé entre son amour pour Catherine et la haine pour sa religion est similaire à celui de Félix dans *Polyeucte* ; Émilie qui renonce à son amour pour Porphire sachant qu'il aime Catherine rappelle la générosité de l'Infante dans *Le Cid* ; Porphire qui tâche de sauver Catherine de son supplice ressemble à Didyme voulant libérer Théodore de la prison ; dans les stances de Porphire (v. 717–746) résonnent des échos de celles de Rodrigue (*Le Cid*, v. 291–350) etc. Cf. aussi *infra*, note 21.

⁴ Jean Boissin de Gallardon, *Le Martyre de sainte Catherine* (1618) ; Estienne Poytevin, *Sainte Catherine* (1619) ; Jean Puget de la Serre, *Sainte Catherine* (1643) ; Abbé d'Aubignac, *Le Martyre de sainte Catherine* (1649) (cf. Scott 2002).

⁵ Sur le parallèle entre sainte Catherine et Hypatie voir Tollo 2015 : 14–18.

aux avances de l'empereur Maximin II Daïa, aurait été condamnée au bannissement et à la confiscation de ses biens (Eusèbe 1905 : 489). Selon la tradition orale postérieure, elle a été rattrapée par les gardes de l'empereur, ramenée à Alexandrie et décapitée. Des *Passions* grecques qui s'échelonnent à partir du VII^e siècle⁶ lui donnent le nom grec de Aecaterina (en grec : chaste), ajoutent la description des tortures et des miracles : le pansement des plaies par des Anges, le bris miraculeux de la roue préparée pour déchirer son corps⁷, le lait qui coule de son torse décapité et la *translatio* de la dépouille par les Anges sur le mont Sinaï. Autant que ces motifs sont topiques des récits de martyr, la *passio* de Catherine se distingue par son épisode stratégique – le débat de la fille de dix-huit ans avec cinquante philosophes, leur confusion, conversion au christianisme et leur martyr qui devance celui de la sainte elle-même. La victoire intellectuelle d'une jeune chrétienne sur les savants païens a singularisé sa silhouette parmi des centaines de vierges et martyres de la tradition et c'est peut-être cet acte qui a décidé de la popularité de son culte⁸.

En ce qui concerne le portrait intellectuel d'Hypatie, esquissé par Socrate le Scolastique dans son *Histoire de l'Église* (av. 440), il s'appuie sur les affirmations des témoins oculaires, Ammonius et Helladius, professeurs de rhétorique qui l'ont connue à Alexandrie :

Elle avait fait un si grand progrès dans les sciences qu'elle surpassait tous les Philosophes de son temps, et enseignait dans l'école de Platon et de Plotin, un nombre presque infini de personnes, qui accouraient en foule pour l'écouter. Grâce à son contrôle d'elle-même et à la facilité avec laquelle elle avait développé la culture de son esprit, elle n'hésitait pas à fréquemment apparaître en public, en présence des magistrats. Elle ne se sentait pas non plus décontenancée à l'idée de se rendre à une assemblée d'hommes, ce qu'elle faisait toujours, sans perdre sa pudeur, ni sa modestie, qui lui attiraient le respect de tout le monde (Socrate 1686 : VII, 15).

Le destin de cette femme-philosophe a été non moins dramatique que celui de Catherine. Après la mort de l'évêque Théophile en 412, Alexandrie est devenue le terrain de la guerre d'influence entre le nouveau patriarche Cyrille et le préfet impérial Oreste. Puisque Hypatie « avait amitié particulière avec Oreste » (Socrate 1686 : VII, 15) elle a été soupçonnée d'appuyer, dans cette rivalité, le pouvoir impérial contre les représentants de l'Église. Selon les rumeurs propagées par les partisans de Cyrille, elle aurait pratiqué la magie noire et ses sortilèges auraient empêché le préfet de se réconcilier avec l'évêque.

⁶ Les plus anciennes versions grecques qui se sont conservées datent du X^e siècle et parmi elles la plus complète se trouve dans *Le Ménologe* de Siméon Métaphraste (av. 987) : *Martyrium Sanctae et Magnae Martyris Aecaterinae* (*Patrologia Graeca* 116, col. 275–302, trad. Laurentius Surius, 1576). Les passions qui ont servi de source pour le *Martyrium* de Siméon Métaphraste ont été rédigées quelques siècles après la mort de la Sainte et appartiennent aux « passions épiques » qui inscrivent les parcelles de vérité historique dans un canevas topique. En revanche, les passions dites « historiques » ont été écrites par les contemporains des martyrs et peuvent être considérées comme témoignages (cf. Delehaye 1921 : 250–254).

⁷ Ce supplice épouvantable qui consiste à déchirer le corps à l'aide des roues armées des lames est décrit dans les passions de plusieurs martyrs : Euphémie, Timothée, Christine, Paphnuce, Pantaléon. Non seulement dans la passion de sainte Catherine, mais aussi dans celle de saint Mocius la roue se brise de manière miraculeuse avant l'accomplissement du supplice (cf. Delehaye, 1921 : 281 et 290).

⁸ En France le centre de son culte est depuis le XI^e siècle l'abbaye bénédictine La-Trinité-au-Mont de Rouen. En 1028 un moine nommé Siméon, venu de Sinaï, a confié à l'abbaye trois doigts de la Sainte (cf. Paczkowski 2016 : 76–77).

Victime du conflit politique entre ces deux hommes, Hypatie a été sauvagement assassinée. Un jour de mars de 415 apr. J.-C., en rentrant dans sa maison, elle a été agressée devant sa porte par une horde d'hommes fanatisés, menés par un certain Pierre, lecteur de l'église d'Alexandrie. Ceux-ci l'ont traînée dans le *kaisareion*, ancien lieu de culte impérial, transformé en temple chrétien, où ils l'ont mise à nu et l'ont tuée à coups de pots cassés. Son corps a été ensuite mis en pièces et brûlé sur une colline proche, appelée Cinaron.

La mort d'Hypatie a raffermi définitivement le pouvoir de l'évêque Cyrille en Alexandrie, mais aux dires de Socrate, cet assassinat barbare n'a jamais été approuvé par l'opinion commune des chrétiens : « Une exécution aussi inhumaine que celle-là couvrit d'infamie non seulement Cyrille, mais toute l'Église d'Alexandrie, étant certain qu'il n'y a rien si éloigné de l'esprit du Christianisme que le meurtre et les combats » (Socrate 1686 : VII, 15).

Comme le souligne Maria Dzielska dans sa monographie consacrée à la philosophe alexandrine, ce meurtre avait un caractère politique, non idéologique ou religieux, et ne peut pas être mis en relation avec l'enseignement d'Hypatie (Dzielska 2010 : 146 et 161). Alexandrie de l'époque constituait un amalgame culturel et religieux dans lequel les représentants de différentes doctrines se côtoyaient, sans entrer en conflit. Parmi les élèves d'Hypatie il y avait des païens, des chrétiens ou des prochains convertis, comme Synésios de Cyrène, son élève préféré et futur évêque de Ptolémaïs⁹. La philosophie néoplatonicienne mais aussi les cours de mathématiques et d'astronomie constituaient pour elle un instrument de cognition métaphysique dont le but ultime était la contemplation de Dieu. De ce fait, son enseignement faisait partie de ce que les Pères de l'Église ont considéré comme la *preparatio evangelica*, fournissant des instruments et des concepts philosophiques à la base desquels pouvait se construire la réflexion théologique chrétienne. Selon l'historienne citée, Hypatie n'a pas été victime d'un présumé conflit de religions (interprétation imposée par Toland et Voltaire), mais d'une rivalité entre deux hommes et deux pouvoirs.

La ressemblance entre deux célèbres alexandrines, vivant à un siècle de distance dans le même milieu culturel, est frappante: elles appartiennent au patriciat d'Alexandrie, les deux sont remarquables par leur érudition et leur vertu de chasteté¹⁰. Malgré l'estime unanime des concitoyens, les deux sont martyrisées dans des conditions atroces, à cette différence près que l'une succombe au fanatisme d'un empereur païen, l'autre à la violence aveugle et effrénée des *parabollans*, les gardes du corps de l'évêque Cyrille (Dzielska 2010 : 149).

Le parallèle entre Catherine et Hypatie a été pour la première fois mis en exergue au XVI^e siècle par le cardinal et historien de l'Église, Caesar Baronius dans ses *Annales ecclesiastici* (1588-1607). En relatant sous l'année 307 le martyre de sainte Catherine il formule, dans le même paragraphe, l'éloge d'Hypatie (Baronius 1897 : t. III, 20) et

⁹ Synésios de Cyrène (370–414) dont la correspondance constitue la source la plus substantielle pour la connaissance de l'enseignement d'Hypatie.

¹⁰ Hesychos de Milet (VI^e s.) dans son *Onomatologie* impute à Hypatie le mariage avec le philosophe Isidore. L'erreur a été reprise au X^e s. dans le *Dictionnaire* de Souda (Suidas) et s'est généralisée en raison de la popularité de cette œuvre. En réalité Hypatie était réputée pour sa continence sexuelle totale et sa manière de vie ascétique. Indifférente à la coquetterie féminine elle s'habillait d'un manteau blanc des philosophes (*tribôn*) (Dzielska 2010 : 84, 87).

sous l'année 415 (t. V : 379) il repète le même éloge, avant de décrire les circonstances bouleversantes de sa mort.

L'œuvre monumentale de Baronius étant indispensable dans la bibliothèque de chaque couvent, la sœur de La Chapelle a dû l'avoir entre les mains et peut-être, sous l'influence de sa lecture, elle a élaboré la conception de son héroïne. Elle a dû connaître aussi le *Martyrium Sanctae Aecatherinae* de Surius (1576), les vies de la sainte en français, publiées au XVII^e s.¹¹ et la *Legenda Aurea* de Jacques de Voragine. Quant à son modèle littéraire, c'est sans doute *Le Martyre de Sainte Catherine* de Puget de la Serre (1643), un des membres de la célèbre compagnie des cinq auteurs fondée par Richelieu. Sa tragédie, en cinq actes et en prose, figure au répertoire de l'Hôtel de Bourgogne durant les années 1646 et 1647¹². De nombreux rapprochements entre *L'illustre philosophe* et la pièce de Puget (mêmes noms des personnages secondaires inventés pour le théâtre, remplacement des cinquante philosophes par un seul qui porte le nom de Lucius) prouvent que la sœur de la Chapelle a dû avoir cette version en mémoire, sinon sous les yeux, au moment de la rédaction de sa pièce. En revanche, des différences essentielles concernant la conception de l'héroïne principale trahissent son intention de rivaliser avec ce dramaturge à succès et de proposer une réécriture au féminin de sa tragédie.

Dans la construction de l'intrigue, l'autrice prend des libertés manifestes par rapport à la version canonique de la *Passio* fournie par Métaphraste. Les épisodes cruels (flagellation, famine, supplice de la roue etc. ...) non seulement ne sont pas montrés sur scène, mais il n'en est même pas fait mention. Quant à l'exécution de la sainte, elle est relatée par le capitaine des gardes de manière euphémistique, sans que le mot « décapitation » soit prononcé¹³. Une pareille discrétion s'observe dans les épisodes surnaturels dont l'autrice n'a conservé que les « grandes merveilles » qui accompagnent le martyre de Catherine et qui confirment sa sainteté : le lait qui coule au lieu du sang de son cou mutilé¹⁴, le soleil qui revient de son coucher et les anges qui enlèvent son corps pour le transporter sur le mont Synaï. L'élimination des scènes sanglantes et la réduction des miracles contribuent à l'intériorisation de l'intrigue, focalisée sur les débats idéologiques et les dilemmes moraux des personnages.

L'intention de construire le caractère de Catherine plutôt comme « illustre philosophe » que « vierge et martyre » est manifeste depuis sa première apparition sur scène. Dans le dialogue avec sa parente Émilie, Catherine, en fière descendante « du

¹¹ Jean Miélot, *La Sainte vie et véritable légende de Madame Sainte Catherine, vierge et martyre* (Troyes 1543) ; Anonyme, *Les vies des très illustres vierges et martyres Sainte Caterine, Ursule et onze mille Vierges* (Liège 1614).

¹² Il existe une édition luxueuse de cette pièce (Paris 1643), munie de somptueuses illustrations en couleur (cf. Guillot 2001 et Mazouer 2006 : 350–351).

¹³ Dans les autres des pièces sur le martyre de Catherine les épisodes cruels essentiels pour sa *passio* ne sont pas montrés sur scène, mais relatés de manière assez évocatrice. Seul Jean Boissin de Gallardon, dont *Le Martyre de sainte Catherine* de 1618 se caractérise par une facture assez archaïque, n'hésite pas à montrer la roue avec son appareil épouvantable, fait voir les tortures de l'impératrice et la descente des Anges sur le théâtre.

¹⁴ Le miracle analogue est décrit dans plusieurs passions (non seulement « féminines »), par exemple saintes Christine et Martine, mais aussi saints Victor ou Pantalemon (cf. Delehaye 1921 : 299). Chez la sœur de La Chapelle le lait, symbole de la maternité, constitue une confirmation logique, voire rationnelle, des paroles de Catherine : « La mort d'un chrétien lui produit mille enfants » (Capelle-Biron 2008 : 928, mon édition de référence). Après chaque citation de la tragédie je signale entre parenthèses le numéro des vers.

sang de Ptolémée » (910), décrit la formation intellectuelle dont elle a pu bénéficier dans une école à Rome. En accord avec l'opinion de Platon, favorable à l'éducation des filles¹⁵, elle a été initiée au canon intégral des *studia humanitatis* : la rhétorique, la poésie, la morale, la philosophie. L'héroïne ne se limite pas à la simple énumération de ces disciplines, mais, en vraie savante, présente une caractéristique érudite de chacune d'elles. De plus, contrairement aux versions canoniques de sa vie, après sa conversion elle ne rejette pas ses compétences profanes¹⁶, mais utilise sa culture classique et rhétorique au service des débats apologétiques contre les païens.

Ainsi, au cours de l'intrigue, elle affronte de manière courageuse, sinon insolente, les hommes représentant le pouvoir politique et la religion officielle. Elle n'a pas peur de dire au sénateur romain Corvin : « Votre sagesse ici n'a point de fondement » (563), de reprocher à l'Empereur Maximin son « peu de lumière » et son « extrême ignorance » (892), d'entreprendre enfin une joute dialectique contre Lucius, l'homme le plus savant de l'empire¹⁷.

La tirade de Catherine (vers 1363–1466), entrecoupée par les questions insidieuses de Lucius, constitue le point culminant de l'intrigue. L'autrice de la pièce a non seulement traduit en vers la totalité du discours apologétique de la martyre dans la version de Métaphraste¹⁸, mais elle l'a enrichi par des éléments nouveaux, dont certains ont été inspirés par des débats philosophiques contemporains.

En premier lieu, afin de paraître plus crédible aux yeux du sage païen, Catherine évoque les réticences que les philosophes grecs eux-mêmes ont formulées contre les divinités forgées à l'image de l'homme. Dans son argumentation méthodique et savante elle s'appuie tout d'abord sur la conception d'Evhémère, mythographe de l'époque hellénistique¹⁹ et répète, après lui, que Jupiter, Neptune, Pluton, Mars, n'ont été que des guerriers qui ont usurpé le pouvoir, l'ont maintenu par leur cruauté et ont instauré le culte divin de leur propre personne : « Son [de Jupiter] sépulchre se voit en l'île de Candie / Où sa divinité finit avec sa vie. » (1387–1388). Elle insiste ensuite sur le monothéisme des autorités païennes les plus célèbres : Platon et Aristote qui ont reconnu « Qu'il n'y a qu'un seul Dieu de nature infinie » (1436).

¹⁵ Catherine souligne que son précepteur « Tenait de Platon ce rare sentiment / Que notre sexe apprit à former l'argument » (71–72). Chez Métaphraste (1891 : col. 267) la présentation de la culture intellectuelle de Catherine est réduite à une phrase : « Omne autem et externam et nostram scripturam perlegerat » et le nom de Platon n'est pas signalé ; il est mis en exergue, en revanche, dans la biographie d'Hypatie par Socrate (1686 : VII, 15).

¹⁶ Cf. Voragine [1298] 1910 : 656 : « Elevée dès l'enfance dans les arts libéraux, j'ai dédaigné tout cela pour me réfugier auprès de mon Seigneur Jésus-Christ ».

¹⁷ La confrontation avec les philosophes païens qui constitue l'évènement stratégique de la *passio* de sainte Catherine, a pu être inspirée par la phrase de Socrate le Scolastique concernant Hypatie : « Omnes philosophos sui temporis longe superaret » (1686 : VII, 15).

¹⁸ Métaphraste intègre dans le discours de Catherine des passages entiers de l'*Apologie de la religion chrétienne* (env. 125) d'Aristide d'Athènes, philosophe grec converti au christianisme (cf. Paczkowski 2016 : 76, note 68).

¹⁹ Evhémère (316–220) a prétendu d'avoir trouvé le tombeau d'un chef de guerre nommé Jupiter en Crète et à la base de cette découverte il a élaboré la doctrine que les prétendues divinités grecques ne sont que des héros divinisés. Evhémérisme a été adopté par les Pères de l'Église comme la méthode de l'interprétation de la mythologie grecque.

Enfin, de manière un peu anachronique, l'héroïne a recours aux preuves rationnelles de l'existence de Dieu unique que René Descartes a formulées dans ses *Méditations Métaphysiques*, deux décennies avant la création de *L'illustre philosophe* :

Consultez seulement la raison et soi-même
 Que croire plusieurs dieux c'est une erreur extrême.
 Ces pouvoirs divisés en différents sujets
 Sont toujours affaiblis et beaucoup moins parfaits (...)
 Cette imperfection ne saurait être en Dieu (1415–1421)²⁰.

Le débat avec Lucius marque la dernière apparition de la sainte sur scène. Son exécution ne sera pas montrée, mais à peine mentionnée à propos voilés. Ainsi demeure-t-elle dans l'imagination et la mémoire du lecteur/spectateur non comme martyre, mais comme savante apologiste de la religion chrétienne qui, à l'instar d'Hypatie, a su « surpasser tous les Philosophes de son temps » (Socrate 1686 : VII, 15).

La légende d'Hypathie transparaît en palimpseste dans un autre élément original de l'intrigue de la pièce. À l'encontre de la version canonique de la *passio*, selon laquelle Catherine n'a jamais aimé un homme, la sœur de La Chapelle implique son héroïne dans une aventure sentimentale.

L'officier Porphire qui chez Métaphraste est favori de Maximin et dans la *Légende dorée* l'amant de l'impératrice, ici est un ami d'enfance de Catherine avec qui elle s'était initiée à la philosophie de Platon durant leur éducation commune à Rome. C'est à ce moment-là que Porphire avait réussi à gagner l'affection de sa condisciple, au point d'obtenir de sa part la promesse du mariage. Catherine reconnaît dans son dialogue avec Émilie (sa rivale secrète) : « Je permis à l'amour / De faire dans mon cœur quelque temps son séjour » (95–96). Après sa conversion au christianisme, son affection platonique pour Porphire ne s'est pas éteinte. Depuis le premier acte dans la conscience de l'héroïne se déroule un combat sans merci entre l'amour humain et l'amour celeste, l'aspiration au bonheur dans cette vie et l'espoir de la béatitude éternelle :

Et contre ma raison, ma passion sans cesse
 Me faisait voir Porphire avec tant d'adresse,
 Que sans l'aide du Ciel elle aurait obtenu
 Un empire en mon cœur contraire à la vertu. (25–28)
 Et mon entendement par un secours divin,
 Dessus ma passion agit en souverain (31–32)²¹.

Catherine est consciente que si « le ciel [ne lui avait pas fait] un cœur de diamant » (621–624) elle n'aurait pas été capable de renoncer à l'amour de Porphire afin de contracter le mariage-martyre avec le Christ, l'époux qui n'est pas de ce monde : « J'ai formé un hymen avec le roi des cieux, / Et mon sang épandu accomplira la noce » (632–633).

Ce type de dilemme affectif et moral, largement orchestré dans le théâtre classique depuis Corneille, a dû être particulièrement apprécié dans le milieu conventuel pour

²⁰ Une des cinq preuves de l'existence de l'Absolu exposées dans la troisième *Méditation* c'est l'idée innée de la perfection, présente dans la raison humaine (Descartes 1641).

²¹ Il faut reconnaître dans ce discours des échos de la déclaration faite par Poline à son ancien amant Sévère dans *Polyeucte* (Corneille [1643] 2002 : v. 500 sq.).

lequel la pièce a été créée. La déclaration par laquelle Catherine se sépare de son amant : « Jésus m'aime avant vous, il m'aime encore après » (655) ressemble au vœu de chasteté prononcé par chaque moniale au moment de sa profession. De la même manière, les paroles de la sainte : « Mon âme quelque temps se vit **ensevelie** / Au cœur de cet amant » (102–103) concordent avec la dévalorisation monastique de l'amour humain et la glorification du célibat en tant que voie la plus sûre conduisant au salut éternel.

Même si l'élaboration de la trame sentimentale dans *L'Illustre philosophe* est avant tout tributaire du théâtre de Corneille et de l'esprit conventuel, l'influence de la biographie d'Hypatie n'est pas à exclure. Parmi les documents relatifs à la philosophe alexandrine se trouve la correspondance de Synésios de Cyrène, élève d'Hypatie, écrivain, philosophe et homme politique, devenu, après sa conversion, évêque de Ptolémaïs (en 410)²². Les lettres qu'il a adressées à Hypatie témoignent non seulement de son admiration pour le savoir et le charisme pédagogique de sa *Magistra et Domina*, mais aussi d'une affection platonique qu'il a conçue pour celle qu'il appelle « l'âme divine et sacrée », « bienheureuse, la plus sainte, digne de la plus haute révérence » (Dzielska 2010 : 77–78).

Si la sœur de La Chapelle n'a pas eu entre les mains cette correspondance, elle a pu en trouver la mention chez Caesar Baronius qui exprime son profond respect pour la relation purement spirituelle entre Hypatie et son éminent disciple. Le cardinal cite le témoignage de Synésios qui confirme la résistance de cette *virgo castissima* contre toute sorte de proposition indécente qui aurait pu être débitée par quelqu'un de ses élèves (Baronius 1897 : t. V, 379)²³.

L'Illustre philosophe de la sœur de La Chapelle propose un étonnant miroitement de sens : Catherine, plutôt philosophe que martyre, fière de son autonomie affective et intellectuelle, intrépide dans la confrontation avec les hommes politiques et les savants, peut être considérée comme Hypatie convertie au christianisme. Radicale dans son rationalisme, encore plus férue de son savoir que ne le voulait la tradition hagiographique, elle constitue un argument qui compte dans le grand débat concernant l'accès des femmes à l'éducation et à la vie publique qui animait les esprits au milieu du Grand Siècle.

Dans les traités sur l'éducation des filles qui foisonnent en France à cette époque²⁴, de même que dans de nombreux répertoires de femmes illustres, les deux célèbres Alexandrines apparaissent souvent dans le même paragraphe comme des preuves irréfutables de l'égalité, sinon de la supériorité intellectuelle et morale des femmes sur les hommes²⁵.

²² Parmi 156 lettres conservées, 7 sont adressées à Hypatie, dans plusieurs autres il est question d'elle. Sur la relation entre Synésios et Hypatie voir Dzielska 2010 : chp. II : *Le cercle d'Hypatie* : 49–103. Cf. aussi Harich-Schwarzbauer 2012.

²³ Certaines récupérations féministes modernes, présentant Hypatie comme pionnière de la libération sexuelle, restent en désaccord avec les témoignages historiques concernant les mœurs de la philosophe alexandrine. Cf. par exemple le récit totalement fantaisiste de sa vie, écrit par Ursula Molinaro et publié en 1989 dans la revue féministe de l'Université d'Indiana *Hypatia. A Journal of Feminist Philosophy* (cf. Dzielska 2010 : 33–34).

²⁴ Cf. p. ex. : Abbé du Boscq, *L'Honneste Femme* (1632–1636) ; François de Grenaille, *L'Honneste fille* (1639–1640) ; Anne Marie van Schurman *Question célèbre : S'il est nécessaire ou non que les filles soient sçavantes* (1646) ; Madeleine de Scudéry *Les Femmes Illustres* (1642) ; Poulain de la Barre, *De l'éducation des Dames* (1674) ; Gabrielle Suchon *Traité de la morale et de la politique* (1693).

²⁵ Les deux sont invoquées par Susanne de Nervèze dans *Apologie en faveur des femmes* (1642) et par Jacqueline Guillaume dans *Les Dames illustres* (1665). Marie de Gournay cite Hypatie dans son *Égalité des*

On peut alléguer à ce propos les passages que Marguerite Buffet a consacré à ces deux femmes dans ses *Nouvelles observations sur la langue française*, imprimées cinq ans après *L'Illustré philosophe* :

La docte Hypathia surpassait en doctrine tous les philosophes de son siècle. (...) Sainte Catherine Princesse d'Alexandrie estoit fort sçavante et sçavoit l'art de persuader ce qu'elle vouloit. Elle disputa à la tête de cinquante philosophes des plus célèbres ayant par de tres forts et veritables arguments refuté les vaines illusions de ces sçavants hommes qu'elle convertist et en fit des Martyrs (Buffet 1668 : 334, 355).

Bien évidemment, l'enthousiasme face au savoir féminin n'a pas été à ce moment-là unanime. Le cardinal Jacques-Bénigne Bossuet, en faisant l'éloge de sainte Catherine qui « par la grandeur de son génie surmontait **la faiblesse ordinaire de son sexe** » (je souligne) approuve en même temps « la louable coutume qui **exclut [les femmes] des sciences**, parce que quand elles pourroient les acquérir, elles auroient trop de peine à les porter sans vanité et sans danger » ([1661]1875 : 412, 419)²⁶.

La tragédie de la bénédictine de Saint-Jean-le-Grand d'Autun constitue une voix importante en faveur des aspirations intellectuelles des femmes de son époque. Elle est en même temps un des derniers témoignages littéraires de la confusion, plus ou moins consciente, entre la philosophe alexandrine et l'une des plus populaires saintes chrétiennes. À partir du moment où John Toland (essai *Hypatia* 1720) et Voltaire (*Dictionnaire philosophique* 1764) ont inventé une nouvelle narration sur Hypatie, il n'est plus possible de l'assimiler au christianisme. Bien au contraire, dans la légende littéraire fonctionnant depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours, la « dernière des Hellènes » personnifie la religion de la Nature et de la Raison, anéantie par la « barbarie chrétienne » et fonctionne comme l'emblème de la « libre pensée assassinée par le fanatisme religieux » (Jaccottet 2010).

Quant au culte de sainte Catherine, il n'a pas été non plus exempt de bouleversements et de controverses. Malgré son importance, aussi bien dans l'Église romaine que chez les orthodoxes, le nom de Catherine d'Alexandrie a été rayé du *Martyrologe Romain* en 1969 à cause du « manque de témoignages historiques suffisants confirmant l'authenticité de son existence » (Matczak 2016 : 98). Le Pape Jean-Paul II, après son pèlerinage sur le Mont Sinaï et à la demande explicite des moines du monastère de Sainte Catherine, gardiens de ses reliques, lui a restitué sa place dans le *Martyrologium Romanum* promulgué en 2001 (Matczak 2016 : 99).

hommes et des femmes et Gilles Ménage lui consacre plusieurs pages dans *Historia Mulierum Philosopharum* (1690).

²⁶ À partir des *Femmes savantes* de Molière (1672) et de la *Satire X* de Boileau (1693) des diatribes contre les « cartésiennes » vont se multiplier : J.-P. Brillon, *Les portraits sérieux, galants et critiques* (1696) ; Anonymes : *Les portraits des filles du siècle* (1695) ; *Contre les femmes sçavantes* (1699).

BIBLIOGRAPHIE

- BARONIUS Caesar [1588–1607] 1897, *Annales ecclesiastici*, Paris : Émile Bouillon.
- BOSSUET Jacques-Bénigne [1661] 1875, *Panégryque de Sainte Catherine*, (in :) *Œuvres complètes de Bossuet*, vol. XII, 5, Paris : Louis Vives Éditeur.
- BUFFET Marguerite, 1668, *Nouvelles observations sur la langue française*, Paris : Imprimerie Cusson.
- CAPELLE-BIRON Anne de la [1663] 2008, *L'illustre philosophe ou l'histoire de Sainte-Catherine d'Alexandrie*, (in :) *Théâtre de femmes de l'Ancien Régime, XVII^e siècle*, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- CÉSARÉE Eusèbe de [303–324] 1905, *Histoire ecclésiastique*, VIII, 14, Émile Grapin (trad.), Paris : Auguste Picard.
- CORNEILLE Pierre [1643] 2002, *Polyeucte martyr*, Paris : Le Livre de Poche.
- DELEHAYE Hippolyte, 1921, *Les Passions des Martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles : Société des Bollandistes.
- DESCARTES René, 1641, *Meditationes de prima philosophia*, Amsterdam : Lodovicum Elzevirium.
- DZIELSKA Maria, 2010, *Hypathie d'Alexandrie*, Paris : Des Femmes.
- GUILLOT Catherine, 2001, Les illustrations du *Martyre de Sainte Catherine* de Puget de La Serre: des images à référence scénique, *Dix-septième siècle* 211 : 307–328.
- HARICH-SCHWARZBAUER Henriette, 2012, *Hypatie d'Alexandrie*, (in :) *Clio. Femmes, Genre, Histoire* 35, URL : <http://journals.openedition.org/clio/10575> ; DOI : 10.4000/clio.10575 (consulté le: 2 mars 2021).
- JACCOTTET Anne-Françoise, 2010, Hypatie d'Alexandrie entre réalité historique et récupérations idéologiques : réflexions sur la place de l'Antiquité dans l'imaginaire moderne, *Études de lettres* [en ligne], URL : <http://journals.openedition.org/edl/390>; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.390> (consulté le: 18 mars 2021).
- MATCZAK Bartłomiej, 2016, *Święta Katarzyna w liturgii Kościoła Rzymskiego*, (in:) *Święta Katarzyna Aleksandryjska w wierze, pobożności, teologii i sztuce – dawniej i dziś*, Jacek Jezierski, Katarzyna Parzych-Blakiewicz, Paweł Rabczyński (réd), Olsztyn : Warmińskie Wydawnictwo Diecezjalne, 95–104.
- MAZOUER Charles, 2006, *Le théâtre français de l'âge classique. Le premier XVII^e siècle*, Paris : Champion.
- MAZOUER Charles, 2010, *Le théâtre français de l'âge classique. L'apogée du classicisme*, Paris : Champion.
- MÉTAPHRASTE Siméon [av. 987] 1891, *Martyrium Sanctae et Magnae Martyris Aecaterinae*, (in :) *Patrologia Graeca*, J.-P. Migne (réd.) Paris : Garnier Frères, t. CXVI : 276–302.
- PACZKOWSKI Mieczysław Celestyn, 2016, *Kult Świętej Katarzyny Aleksandryjskiej na Synaju*, (in :) *Święta Katarzyna Aleksandryjska w wierze, pobożności, teologii i sztuce – dawniej i dziś*, Jacek Jezierski, Katarzyna Parzych-Blakiewicz, Paweł Rabczyński (réd), Olsztyn : Warmińskie Wydawnictwo Diecezjalne, 67–84.
- SCOLASTIQUE Socrate le [av. 440] 1686, *Histoire de l'Église*, livre VII, chap. XV, Paris : Damien Foucault <http://remacle.org/bloodwolf/eglise/socrate/eglise7.htm> (consulté le: 18 février 2021).
- SCOTT Paul, 2002, *Saint Catherine in Seventeenth-Century French Tragedy*, (in :) *Female Saints and Sinners. Saintes et mondaines (France 1450–1650)*, Jennifer Britnell, Ann Moss (réd.), Durham : University of Durham.
- TOLLO Roberto, 2015, *Caterina. Icona della Teosofia*, Foligno : Umbra.
- VORAGINE Jacques de [1261–1266] 1910, *La Légende dorée*, Théodore de Wyzewa (trad.), Paris : Perrin et Cie (656–662).